

Vous appelez cela du travail ?

par Jean Grandmougin

Extrait de "LA VOLONTÉ", novembre 1981

Le travail est plus qu'un moyen de subsistance, plus qu'une source de revenus". Pierre Mauroy a eu bien raison de le dire.

Quand on ne travaille que pour la bouffe, mieux vaudrait raccrocher. Le travail est bien davantage. "C'est par le travail que les hommes s'intègrent à une société", a dit le Premier ministre. Le fait est que le travail est utile. Il est bénéfique à d'autres, et si les autres sont la société, on y a de cette façon sa place. Où je suis moins le Premier ministre, c'est quand il s'arrête là, quand il borne le travail à cette insertion dans le social.

Car le travail va bien au-delà. Qu'il serve ou non - tant mieux s'il sert - le travail est du travail. On peut le faire sans penser à sa destination. Si même on y pensait tout le temps, il resterait peu de temps pour le travail. Il y a des choses qu'on fait, on ne sait pas à quoi elles serviront. On travaille pour travailler, pas toujours pour faire on ne sait quoi qui s'ajuste quelque part dans quelque société. Le travail, oui; mais il y a le bonhomme qui le fait. Il compte tout autant que le travail, sinon plus; car, quoi qu'on fasse, un homme est derrière.

Derrière le volant de sa machine ou derrière son bureau. Si cet homme fait bien son travail, s'il se sent bien dans sa peau quand il le fait, alors la somme des hommes qui constituent une société font une société heureuse. Dans le cas contraire, la société est rechignarde, geignarde. Elle devient de rouspétance et de récrimination. Comme quoi l'homme, de quelque façon qu'on s'y prenne - Pierre Mauroy l'oublierait-il ? - passe avant toute société.

Tout travail, quand le Premier ministre en parle, a l'air tiré du même sac. Comme s'il n'y avait pas travail et travail. Pourtant le travail que fait un homme n'est jamais le même que celui qu'un autre ferait à sa place. Chacun a sa patte, sa main. Les hommes ne sont pas plus interchangeables qu'il n'y a de travail.

Le travail n'existe pas en soi. Le travail c'est ce qu'on fait. On ne travaille pas pour ne rien faire. Ce qu'on fait est bien plus que du travail. C'est une belle table, une belle casserole. On compte son travail, T.V.A. comprise, il faut bien; mais ce qu'on fabrique vaut bien plus. Le travail se jauge à ce qu'on produit et c'est ce qui compte.

La peine qu'on prend ne se mesure pas. Elle est sans commune mesure. Quand vous vous mettez à quelque chose, vous ne savez pas quel temps cela prendra. Trente-cinq heures? On ne travaille pas avec un réveil, jusqu'à ce qu'il sonne et si le vernis n'est pas sec, l'émail pas cuit? Le travail, on le fait ou on ne le fait pas. Si on le fait, c'est comme il faut; sinon il s'en ressent. Le bonhomme aussi, qui a fait du mauvais boulot. Vous croyez qu'il en est fier? Le travail, il y en a du bon et du mauvais. Le bon n'est pas celui qu'on fait, le nez dans une horloge.

Mesurer le travail en heures est une idée -de fonctionnaire, qui a son horaire de bureau. Cela vaut peut-être aussi pour l'ouvrier d'usine, qui "pointe" ; mais les autres? Les autres, c'est moins commode qu'un emploi fixe à compter, à comptabiliser. Dès que quelqu'un est salarié, tout devient clair. L'État s'y retrouve. Il prélève ses impôts, ses allocations. Rien de tel pour l'État qu'un agent de l'État. Avec sa

catégorie, sa grille. L'agent de l'État est le travailleur idéal et pourquoi pas, je vous demande, ne pas tout nationaliser? Qu'attend-on pour décréter qu'aucun secteur ne saurait être autre que public? Chacun serait répertorié, fiché. C'est pour le coup - Pierre Mauroy aurait doublement raison - que rien n'intégrerait mieux à la société que le travail. Chacun ne serait plus qu'un élément, un rouage. Est-ce à cela qu'on veut aboutir? L'ennui est que qui n'est pas "motivé" ne se casse pas. Pour lui, quand le réveil sonne, il sonne. Qu'il en fasse plus ou qu'il en fasse moins, c'est le même prix. A faire du zèle, on passerait pour un arriéré, un "jaune". Plus ceux qui travaillent s'étatisent, moins un Etat produit. Le jour où les gens s'intègrent, c'est le moment qu'un pays commence à se désintégré.

Leurs trente-cinq heures me font rire. Si j'étais poli, je dirais braire. Car enfin tout travail n'est pas posté. Les horaires de travail et les heures travaillées; ce n'est pas du pareil au même. Le travail n'est pas un emploi. On peut fort bien travailler sans être en rien employé. Quand un retraité, supposons, qui, sur la fin de ses jours, a amassé un petit pécule - ce n'est jamais que du travail mis en conserve - demande au maçon du coin de lui bâtir, à ses heures perdues, un appartement, il donne du travail, non un emploi. Même aux heures perdues, du travail reste du travail. Quand l'État y perdrait - il se peut qu'il soit moins facile de prélever, à coup de taxes, de quoi multiplier ses fonctionnaires - le travail y gagne et c'est l'essentiel pour un pays, qui n'est jamais que l'accumulation de son travail.

Partager le travail? Comme s'il se tranchait en rondelles. C'est ignorer ce qu'est le travail que vouloir le saucissonner. Qui y gagnera? Pas le travail, qui sera fait à la mords-moi de flanc. Pas davantage celui qui travaille. Il est vrai que celui qui n'a pas de travail se fait du mouron; mais pensez-vous que couper le travail en quatre fera moins de mouron? Ce mouron se multipliera par quatre; car celui qui ne fait que le quart d'un boulot s'attendra à n'en faire plus, un beau jour - il faut bien partager - que le huitième. Interdire de travailler au-delà des trente-cinq heures? Force serait de mettre un surveillant derrière chaque employé. Ou plutôt quatre surveillants; car chacun ne devant faire que trente-cinq heures, quatre seront nécessaires pour avoir à l'œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Plus vous incarcérerez le travail, moins il se fera. Et à quoi passera son temps celui que vous aurez interdit de travail? Il travaillera quand même, mais au "noir". Ne venez pas vous en plaindre par la suite; vous l'aurez bien voulu.

Le travail, même à grand renfort de "mouchards", vous ne l'empêcherez jamais. "L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler". C'est écrit au livre de Job, qui ne date pas d'hier. Quand, à l'attention des retraités, dont il veut faire des chômeurs forcés, Pierre Mauroy dit qu'il peut y avoir d'autres activités que le travail", même "le Petit Larousse" n'ignore pas qu'il n'est pas d'acte sans travail. Le bois travaille. Le vin travaille. Il n'y a que ce qui ne vit pas qui ne travaille pas. Essayez le distinguer le travail de la vie, autant vouloir séparer la tête du corps.

Solidarité, vous n'avez que ce mot à la bouche. Mais je vais vous dire: le travail, jusqu'à ce jour, a toujours été la solidarité par excellence; car qui travaille gagne et, plus il gagne, plus il paye au bénéfice des autres, et lui-même donne du travail à d'autres et le travail - c'est la vie - fait tache d'huile. Vous parlez de justice; mais quelle justice y aura-t-il à payer au même prix - le prix de l'heure - des travaux forcément qui seront d'inégale qualité? Il y a un honneur au travail, une gloire. Réduire le travail à sa durée, c'est le rapetisser, l'avilir.

L'Etat, qui ne produit rien - par définition - est le plus mal venu pour donner des leçons de travail aux autres. Un Etat qui, au lieu de le stimuler, bride le travail, va à l'encontre d'un pays. Le travail, quand il n'y en a pas, il n'est d'autre issue que d'en créer. Il ne sert à rien de partager - ce qui l'entraîne encore à se réduire - le travail qu'il n'y a pas. Distribuer ce qui n'est pas, n'a jamais rien donné. Quand un pays ravale le travail, il en fait perdre le goût et croyez-vous qu'un pays qui l'a perdu le retrouvera jamais? Faire passer le goût du travail, c'est comme si on voulait faire passer le goût du pain.